

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — IMPRESSIONS DE VOYAGE : LES HAUTES PYRÉNÉES (suite), par M. Achille Jubinal. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — LA GAZETTE ROSE À NICE. — AVIS A NOS ABONNÉES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE, toilettes de diner.

COURRIER DE PARIS

Sommaire : Enfin l'on respire ! — Il faut que Paris et la Province donnent des fêtes.—La combinaison de l'Opéra et des Italiens.—Sept ans de trêve.—Les jolies femmes ne demandent qu'à danser.—Les retardataires vont arriver. — Les bons et les mauvais riches. — Le moyen de faire de la musique sans payer les violons. — Histoire d'un éventail.—On chasse plus que jamais.—L'été de la St-Martin.—Les grands châteaux de Seine-e-Oise.—Le château de Pinceloup.—Le Château de Sivry.—La saison à Nice.—La colonie américaine.—L'agence Dalgoutte.—Les fleurs parisiennes et les fleurs niçoises. — Les bouquets de Madame Duluc. — Paris va reprendre son entrain.— Les femmes du vrai monde.—Toilettes de Paris à Versailles.— Le monde parisien sort de sa léthargie — Les fêtes artistiques.— Soirée chez le docteur Louis Hénoque.— La comédie chez M. Edmond L'Huillier. — Un bavardage entre femmes. — Mariage manqué par le fait de l'Eau des Fées.

Enfin l'on respire !... Paris va faire trêve à la politique et s'occuper de fêtes et de plaisirs. Il faut rattraper le temps perdu ; il n'y a pas à hésiter. Pour que la France reprenne tout son luxe et sa prospérité, et pour qu'elle redevienne la France des anciens beaux jours, il faut qu'il y ait des bals, des concerts, des soirées, des fêtes officielles, des fêtes de bienfaisance et de nationalité ; il faut enfin que Paris et la Province s'amuse, et c'est ce que Paris va faire, croyez-le bien, car Paris ne sait pas rester inactif. Il n'a plus à s'oc-

cuper de politique, puisque la trêve de sept ans est conclue. Il n'a donc qu'à régler la marche de ses plaisirs. Quelle belle réunion eût offert la salle de l'Opéra le lendemain de ce vote commémoratif, si l'Opéra n'avait pas été détruit par les flammes ? Que de sourires, de fleurs, de diamants et de belles toilettes !... Et quel enthousiasme, et quelles acclamations, si le maréchal et la marquise Mac-Mahon s'étaient montrés dans la loge de la Présidence ! C'est aux Italiens que cette satisfaction générale s'est produite. Chacun se souvient et semblait se dire : « Nous allons donc enfin avoir du calme pour quelques années, et le spectre de la Commune va s'effacer et disparaître de nos yeux. »

Mais par cela même que les Italiens ont le privilège d'attirer le monde élégant, les célébrités artistiques et les notabilités aristocratiques françaises et étrangères, il est pour ainsi dire d'urgence que l'Opéra s'y installe en attendant que le nouvel Opéra soit terminé. Les habitués des Italiens sont pour ainsi dire ceux de l'Opéra.

Ils alterneront d'un jour l'autre la musique française et la musique italienne et ils ne dérogeront pas à leurs habitudes. C'est la plus simple et la meilleure de toutes les combinaisons, bien que les Italiens n'aient pas l'espace nécessaire pour le déploiement théâtral des principales œuvres du répertoire de l'Opéra. Mais il vaut encore mieux se restreindre que de ne plus entendre nos

premiers chanteurs français. Il y aura moins de mise en scène, de changements à vue et de ballets, mais cette installation ne sera que provisoire. Dans un an, le nouvel Opéra ouvrira ses portes, et plus que jamais les travaux vont se poursuivre et s'activer, puisque la paix est assurée pour sept ans.

Sept ans de trêve !... Les ennemis de la tranquillité publique et du bonheur de la France y consentiront-ils ?... Que d'espérances déçues et d'ambitions avortées ; car la République n'est pas contente d'être en République, et ce n'est pas ainsi qu'elle l'entendait. Le mois de décembre sera pour ainsi dire ensoleillé de plaisirs et de fêtes. Les jolies femmes ne demandent qu'à danser ; elles danseront. Les retardataires vont arriver à tire d'ailes. Pourquoi resteraient-elles dans leurs terres, tout là-bas, à s'ennuyer, quand Paris les réclame ? Il en est de la République comme de la ortune : il y a les bons et mauvais républicains, et les bons et mauvais riches. Les mauvais riches sont ceux qui entassent leurs millions sans savoir les faire valoir et les dépenser largement et généreusement, à commencer par M. Thiers, qui compte parmi les millionnaires, et dont le nom n'est jamais inscrit quand il s'agit d'une souscription de charité et d'une œuvre nationale. La bourgeoisie parvenue a rarement l'instinct du beau et du grand, à moins qu'elle n'ait un excellent cœur. Le cœur l'entraîne alors au delà des traditions de l'égoïsme et de l'habitude. Que de salons ne donnent des fêtes et des concerts que parce qu'il ne leur en coûte rien ! Nous en tenons plus d'un de cette catégorie au bout de notre plume, que nous pourrions nommer, car le fait est vrai. Sous le prétexte de lancer des artistes, de les faire connaître et de leur donner le baptême parisien, ces salons spéculateurs *quand même* prennent à leur profit la soirée d'artistes plus ou moins connus, sans leur donner aucune rétribution. Bien plus, les pauvres artistes en sont pour leur voiture et leurs gants. Il est vrai qu'on leur prend pour *cent francs* de billets quand ils donnent un concert et qu'on s'imagine les avoir payés largement. Dans le vrai grand monde, les artistes sont traités avec une considération toute hospitalière. Ils sont les amis de la maison ; on leur doit le plaisir qu'on vient d'éprouver. Chacun les félicite et les entoure. Dans la bourgeoisie parvenue, les artistes restent dans l'antichambre. Ne sont-ils pas faits pour chanter et pour amuser les autres, et ne doivent-ils pas s'estimer très heureux de se produire devant des gens qui ont de l'argent et qui ne leur en donnent pas ! Tous les artistes qui tombent dans ce guet-apens se plaignent amèrement de ces mauvais riches qui font de

l'ostentation au détriment de gens qui vivent de leur talent. Ils ont raison et tort tout à la fois, car rien ne les oblige à aller dans ces galères dorées s'ils veulent être payés tout autrement qu'en monnaie de singe. Il leur est si facile de refuser et de donner une leçon à ces Harpagons de la richesse. Il suffirait de s'entendre et de mettre à l'index *les salons exploitateurs*. Personne n'irait sans être payé, et il faudrait bien qu'ils comptent dans leur budget les artistes qu'ils voudraient avoir. A la bonne heure, quand il s'agit d'une dette d'amitié ou de reconnaissance, ou qu'on désire obliger un confrère. Les services sont réciproques. A ce sujet, il nous revient une histoire d'éventail que nous allons raconter.

L'une des anciennes sociétaires de la Comédie-Française, femme du monde et femme de talent en même temps, allait, pour faire comme tant d'autres, tous les mardis soirs, dans un salon bien connu, quand elle ne jouait pas au Théâtre-Français l'ancien répertoire. Le jour de l'an survint ; Mlle X..., aujourd'hui Mme ***, reçut comme présent un éventail valant bien *vingt-cinq francs*, avec la carte de la belle financière parvenue, maîtresse du salon qu'elle charmait tous les mardis, soit en déclamant des vers, soit en disant une jolie scène de Molière.

Mlle X..., blessée de cet envoi qui ne s'entendait nullement avec ses goûts d'élégance artistique, résolut de s'en venger en femme d'esprit qu'elle était et qu'elle est encore. Elle retourna un mardi soir dans ce même salon en emportant le fameux éventail qu'elle oublia volontairement sur un fauteuil. Puis les mardis soirs se succédèrent sans qu'on la vit arriver comme d'habitude. Grande surprise de la maîtresse de céans. Qu'avait-elle donc ?... Que lui était-il arrivé ? On avait mis de côté l'éventail oublié qu'elle avait parfaitement reconnu pour l'éventail qu'elle avait donné, et elle le lui renvoya en faisant prendre de ses nouvelles. Mlle X... retourna l'éventail en disant au domestique de Mme *** qu'il ne lui appartenait pas et que c'était très probablement l'éventail de sa femme de chambre. La leçon a-t-elle profité ? Nous ne le pensons pas.

La chasse, qui est dans tout son entrain en ce moment, retiendra encore hors Paris plus d'un châtelain et plus d'une châtelaine.

On ne reçoit officiellement qu'après le jour de l'an.

Commencera-t-on plutôt cette année ?...

L'été de la Saint-Martin, qui s'est prolongé en novembre, a beaucoup facilité les belles chasses dans les grands domaines du Loir-et-Cher, de la Bretagne, de la Touraine, et surtout des environs de Paris.

Le beau pays de chasse, dit M. Eugène Chapus, dans le journal le *Sport*, que toute cette région dont Rambouillet est le centre et où se trouve Bonnelles, au duc d'Uzès; Daudeville, au comte de Pourtalès; Rochefort, au comte de La Rochefoucauld; Courson, au duc de Padoue; Rongneux, au baron d'Hendecourt; Chevincourt, à M. Munster, et enfin Pinceloup, à M. Ruffier.

Pinceloup est un de nos châteaux historiques restés heureusement dans l'intégrité de ses proportions primitives et de son caractère d'architecture byzantine; il date de 1520. Ce château appartenait, dans le siècle dernier, à la famille de Penthièvre. Sa toiture semble former plusieurs ailes d'un style coquet et présente une série de clochetons très heureusement combinés dans leurs effets de perspective; son aménagement intérieur, toujours vaste, grandiose et princier, n'a été modifié qu'au point de vue du confortable et de l'ingéniosité de quelques détails. Ses grands bois sont en partie les mêmes; mais son parc, d'une contenance de quarante hectares, a été modernisé, agrémenté sous la direction de M. Varé et complété par des plantations d'arbres d'essence rare, par des eaux claires, profondes, d'une grande étendue et qu'on dirait avoir une origine commune avec les vastes et limpides étangs de la forêt de Rambouillet. On trouve partout, dans l'arrangement et l'ordonnance de ce domaine, le reflet des goûts, des prédilections et des connaissances zoologiques de son maître actuel, M. Ruffier, l'un des fondateurs du Jardin d'acclimatation, et dont la possession date de plus de trente-huit ans. Sa fille a épousé M. Bassery, beau-père du baron Rivière, beau-frère lui-même du comte Alfred de La Rochefoucauld.

Dans les bois de Pinceloup apparaissent de charmants animaux exotiques, la gazelle, notamment, tandis que les eaux sont peuplées de palmipèdes de toute espèce; il y a une faisanderie garnie de faisans indigènes et exotiques; dans une immense volière sont réunis des oiseaux provenant des climats les plus lointains et qui, là, sont arrivés à l'état de reproduction.

L'ensemble des dépendances de Pinceloup embrasse plus de mille hectares, dont six cents sont en bois et quatre cents en terres labourables et d'un seul tenant.

Ce domaine est un Eldorado pour la chasse; on y tue chaque année de 3 à 3,500 pièces de gibier, d'une valeur infinie. Et, en cela, cette terre n'a point dérogé à ses vieilles traditions. Que de fois, en effet, Pinceloup, si voisin de Rambouillet, a vu ses équipages de chasse se mêler à ceux du roi Louis XV.]

Chez le vicomte Aguado, au château de Sivry, il y a également une très grande affluence de notoriétés mondaines, telles que le duc et la duchesse de Montmorency, la comtesse Lehon, le comte et la comtesse de Hauteville, la marquise de Las Marismas, le comte et la comtesse Arthur Aguado, le baron Lambert, etc., etc.

On chasse à courre dans la forêt de Sivry. On se promène en chars-à-bancs et en breaks, avec escortes de cavaliers, et, le soir, on joue des charades ou l'on fait de la musique.

Rien ne manque donc à l'hospitalité luxueuse du vicomte Aguado.

Bien des départs avaient été annoncés. Espérons qu'ils ne se réaliseront pas. Toutefois la duchesse de Mouchy part cette semaine pour Nice; la duchesse de Vallombrosa, née des Cars, pour Cannes, ainsi que la marquise de Mac-Mahon, nièce du maréchal. La baronne Lionel de Rostchild émigre pour *Son Remo*, qui commence à devenir une des plages en vogue de la Méditerranée.

C'est à la villa Flory, petite rue Saint-Etienne, à Nice, que le duc, la duchesse de Mouchy et leur famille doivent passer toute la saison d'hiver.

La colonie américaine, qui donnait tant d'animation à Paris sous l'Empire, s'est fixée à Nice, depuis la guerre, pour y passer chaque hiver. C'est une grande perte pour le commerce parisien.

M. E.-B. Wasburne, ministre des Etats-Unis à Paris, est également attendu à Nice, avec toute sa famille. C'est de Nice qu'il partira pour un grand voyage en Orient, à bord probablement du *Shenandouck*.

Le général Scheuck, ministre des Etats-Unis à la cour de Londres, doit aussi passer l'hiver à Nice.

L'amiral Case, le comte Apaxine, le prince Callimaki, le baron Lejard, Mme la comtesse de Odonelli, le prince Lungouco, le duc de la Conquista, Mme de Trepoff, sont installés à Nice depuis la première semaine de novembre.

Les Américains, les Anglais et les Russes y sont en plus grande majorité que les Français.

Nous empruntons tous ces détails aux *Echos de Nice*, qui donnent la liste des étrangers arrivés à Nice, à Cannes et à Menton, et qui contiennent les adresses des principaux hôtels, des premières maisons de commerce et des artistes se mettant à la disposition des étrangers, pour leçons de piano, de chant, et pour apprendre les langues étrangères et le français.

Tout étranger qui arrive à Nice et qui n'a pas relenu ses appartements d'avance doit se faire

conduire de prime-abord à l'Agence Dalgoutte, 3, place du Jardin public, qui lui indiquera immédiatement, et sans aucune rétribution, les meilleurs hôtels, les villas et les appartements les mieux situés et les plus avantageux comme prix, soit au mois, soit pour la saison.

L'Agence Dalgoutte connaît tout et sait tout. Elle peut donc fournir tous les renseignements qu'on désire; mais il vaut mieux s'entendre avec M. Dalgoutte, avant que d'arriver à Nice. On n'a qu'à lui écrire ce qu'on désire et le prix dont on peut disposer pour sa location; si l'on préfère descendre à l'hôtel ou s'installer chez soi.

Et puisque nous parlons location à Nice, disons que la luxueuse et artistique villa de M. de Villemessant est à louer pour la somme de 10,000 fr. pour la saison. C'est un beau chiffre, mais l'installation de la maison les vaut. Peu de personnes ont autant de goût que M. de Villemessant pour décorer un hôtel et en faire une chose unique. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il faut pour agrandir, embellir et ensoleiller chaque pièce. C'est un savant ornemaniste et un habile organisateur. Il y a une très belle terrasse dominant toute la Méditerranée. C'est une splendide installation dans le pays des violettes, des roses, des orangers et des citronniers, qui sont en pleine floraison, quand la neige et les frimas nous arrivent.

Heureux les privilégiés qui peuvent partir pour Nice et ne revenir à Paris que pour l'arrivée de la verdure et la floraison des lilas! Tandis que nous nous emmitouflons dans des pelisses de fourrure, on se promène dans ce paradis maritime en toilette printanière et en chapeau de paille. On porte des ombrelles à Nice et des manchons à Paris.

Voyez la différence: nos fleurs parisiennes grelottent dans nos serres, tandis qu'à Nice les roses s'épanouissent en pleine terre dans les jardins de Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, qui y a planté toute une collection de roses des plus variées et des plus rares. Ne vous semble-t-il pas qu'il y ait plus que le parfum de la rose dans ces rosiers cultivés par Alphonse Karr? Quand je les respire, j'y trouve un arôme plus délicat et plus fin, et une poésie indéfinissable, car ces aimables roses viennent me trouver à Paris, comme elles iront vers vous, si vous le désirez. Vous n'avez qu'à leur dire: « Arrivez!... » Et elles se mettent en route groupées en bouquets de roses de toutes couleurs, ou bien simplement coupées avec leur feuillage et leur tige, et couchées nonchalamment sur un lit de verdure, avec un édredon de coton pour les abriter du froid, car elles viennent en chemin de fer par la grande vitesse, quand on les demande

à Mme Duluc, à Nice (Alpes-Maritimes), vingt-quatre heures à l'avance.

Aussitôt que les branches de roses sont disposées dans un vase rempli d'eau, elles reprennent toute leur vigueur et tout leur éclat. Les roses d'Alphonse Karr et de Mme Duluc aiment donc toujours Paris. Mais c'est surtout la violette de Parme qui abonde en ce moment. Mme Duluc envoie, pour vingt francs, des massifs de violettes, montés avec un art merveilleux.

Quel plus attrayant cadeau et quelle plus délicate attention pour une fête, une présentation de fiançailles, ou pour le jour de l'an! Il y a beaucoup de jeunes fiancées qui désirent que leur bouquet de mariage vienne de Nice.

Mme Duluc fait dire aux fleurs ce que les femmes aiment à entendre tout bas, et qu'elles deviennent rien qu'à l'éclat des yeux et au bruissement des lèvres.

A-t-on déjà dansé à Nice?... C'est ce que les Echos de M. Dalgoutte nous diront.

Quant à Paris, il va reprendre ses jours et ses soirées. La femme du vrai monde répartit ainsi son temps: le matin, elle va à la messe et visite les indigents et les malades; elle distribue elle-même ses aumônes, car elle sait où elle les place, et elle les accompagne toujours d'une consolation et d'une espérance. Dans la journée, elle rend des visites, elle va au Bois ou elle assiste à quelque œuvre de bienfaisance, au profit de l'enfance et des ouvriers, et, le soir, elle apparaît, rayonnante de beauté et de toilette, à l'Opéra (quand il y avait un Opéra), aux Italiens ou dans les grands salons parisiens qui reçoivent; mais jamais sa toilette n'a l'excentricité tapageuse des femmes à la mode. Sa robe est faite au goût du jour, avec une simplicité parfaite; sa coiffure n'est pas un échafaudage, ni un buisson de feuillage et de plumes. Son grand luxe consiste dans des parures de diamants et de perles, dont elle n'abuse pas.

C'est sur le chemin de fer de Paris à Versailles qu'on trouve l'expression de la mode dans toute son acception d'élégance distinguée.

On ne se rend pas à l'Assemblée ni au Conseil de guerre sans être sous les armes de la coquetterie. La comtesse Marie de Moolke (née de Seebach), ambassadrice du Danemarck, portait, la semaine dernière, un costume de serge vert de mer, garni simplement d'une bande de loutre de la largeur de deux doigts, ce qui était nouveau et joli tout à la fois. La princesse Woronzoff avait aussi un très élégant costume bleu Palissy, garni de galons oxydés (de nouveaux galons faisant genre). La veste, fermée et croisée de côté, avait une garniture de gros boutons aux armes de la prin-

cesse ; les boutons armoriés sont le cachet distinctif de la véritable grande dame ; Mme la comtesse de la Rochefoucauld, un costume en cachemire prune-de-monsieur, ornementé d'une bande de guirlande de fleurs et de feuillage en velours assorti.

Le monde parisien va sortir de sa léthargie. Il y a déjà des réunions dans le monde financier et dans le monde artiste. Le grand monde ne tardera pas à faire parler de lui.

Mardi dernier, il y avait une très brillante soirée musicale et littéraire, rue de Bourgogne, chez le docteur Louis Hénoque, qui vient d'épouser une charmante jeune femme, Russe d'origine, et d'une distinction parfaite.

On y a entendu un jeune et brillant ténor, M. Lutoli, qui se destine à la scène italienne ; M. Alfred Quidant, le savant pianiste et l'éminent professeur, dont l'excellente méthode a fait tant d'artistes de premier ordre, et qui a propagé le piano Erard, par son doigté brillant, égrenant autant de perles musicales.

La soirée s'est terminée par de charmantes poésies : *Les Prunes*, d'Alphonse Daudet et *la Robe*, de Manuel, récitées avec esprit et avec cœur, par Mme Marie Samary Brohan, qu'on a tant applaudie. Il y a deux ans, au Gymnase, et par son mari, M. Esquier, jeune premier de mérite et de talent, qui a sa place marquée d'avance dans un théâtre de genre.

Le soir de la Saint-Edmond, il y avait fête artistique chez M. Edmond Lhuillier, en l'honneur de sa fête. Mécènes recevait Mécènes.

M. Desroseaux a fait entendre plusieurs chansonnettes inédites du maître de la maison, entre autres : *Tous les fous ne sont pas à Charenton*, spirituelle critique des idées du jour, où la politique a largement sa place, et qui sera l'un des succès de cet hiver ; et les *Tourtereaux*, duo charmant de sentiment et de cœur, qu'il a dit avec Mlle Samary.

M. Fusier, qui possède au suprême degré le don d'imitation de tous les instruments, a remplacé le vieil organiste de village, qui était resté dans son église, et M. Nathan sur le violoncelle. C'était à s'y méprendre. L'orgue mélodique Alexandre en eût été jaloux et M. Nathan eût déposé son archet. Il a été surtout désopilant dans le *Maire de village*, et il a si bien imité les cloches, les chantres, les enfants de chœur, qu'on croyait assister à un baptême ou à un mariage.

Sighicelli a joué une fantaisie sur *Guillaume Tell*, avec son talent magistral et accepté.

Et la jolie et élégante Mlle Reine, de l'Opéra-Comique, a chanté avec beaucoup de poésie et de charme : *Le Sentier couvert*.

Mais tout l'attrait de la soirée était pour deux charmantes saynettes de M. Edmond L'Huillier : *M. et Mme Jean*, ravissante opérette qui a obtenu un véritable succès, l'hiver dernier, dans le faubourg Saint-Germain, et qui a été interprétée avec beaucoup de brio et d'esprit par les deux sœurs Samary, dont l'une est Mme Esquier, et l'autre la jolie petite Jeanne du Conservatoire.

L'autre pièce inédite, qu'on jouait pour la première fois, est intitulée : *Un Bavardage en prenant le thé*, un véritable caquetage de femmes causant chiffons, diamants et maris. Mme Durand a un mari qui est toujours dehors comme Mme Benoiton ; elle est presque veuve ; mais elle porte son deuil en rose. Monsieur dépense de son côté, madame du sien ; monsieur va à gauche, madame à droite, et voilà comme, en ne se rencontrant jamais, ils font un excellent ménage.

Mme Duval commence à être délaissée ; mais elle aime son mari, elle le regrette et ne voudrait pas être veuve sans l'être. Mme Durand essaie de lui donner un peu de sa philosophie, en lui disant comme premier acte d'accusation que son mari est blond (ce qui est une couleur bête pour un homme) ; secondo : que son mari sort tous les jours, et qu'il ne vaut pas mieux que les autres.

MADAME DUVAL

Sûrement, il sort pour ses affaires.

MADAME DURAND

Des affaires, Chaumontel ! C'est connu. Et le soir ?...

MADAME DUVAL

Le soir il a des réunions d'actionnaires. C'est tout naturel.

MADAME DURAND

Bien naturel ! .. Elles sont mêmes très jolies, ses actionnaires ! On l'a rencontré dans le coupé de l'une d'elles. Ses actions semblaient en hausse.

MADAME DUVAL

Ça n'est pas ; ça n'est pas !...

MADAME DURAND

Allons donc !... Est ce qu'il ne se permet pas aussi de petits voyages ?...

MADAME DUVAL

Des voyages obligés !... De vieux parents, un oncle éloigné.

MADAME DURAND

Oui, un oncle d'Amérique !... Tenez, votre mari mérite le prix de Montyon.

MADAME DUVAL

Certainement, ma chère, et vous aurez beau

dire, j'aime et j'aimerai toujours mon mari. . .

Et les deux amies bavardent si bien qu'elles finissent par se quereller et qu'elles se séparent en ennemies mortelles, tout en se jurant qu'elles s'adorent.

Il y a beaucoup d'esprit dans cette petite pièce qui n'a pas la prétention d'en être une et qui ne demande que les honneurs du paravent, car elle n'a que deux personnages: *Mme Durand* et *Mme Duval*.

Au lever du rideau ou du paravent, comme vous voudrez, *Mme Durand* entre tenant la *Gazette Rose* à la main, dont elle fait la lecture tout haut:

« Les chapeaux pour la promenade seront cet hiver d'une grande simplicité !... Quatre ou cinq roses sur le côté, quelques œillots, deux ou trois flots de dentelle, quelques plumes assorties à la couleur du chapeau suffiront.

» Pour les robes, il y aura aussi une notable économie; nos grandes faiseuses se contenteront de trente mètres d'étoffe; les maris ne pourront plus se plaindre. (*A elle-même.*) Ils se plaindront toujours.

» Les seules fourrures bien portées par les femmes qui se respectent un peu sont la *Zibeline* et le *Renard bleu*. (*S'interrompant.*) Je ferai lire cela à mon mari. (*Continuant :*)

» Quant aux robes de chambre du matin, nous avons vu deux modèles qui réunissent, comme les chapeaux, le bon goût à la simplicité: L'une en satin bleu, couverte tout bonnement d'un point d'Angleterre; l'autre, taillée en plein dans un cachemire des Indes. (Il faudra que je m'en fasse faire une pareille.)

» La couleur des cheveux n'est pas encore décidée. Pourtant on a déjà vu au Bois la célèbre princesse X... arborant de grandes boucles de cheveux roses. On doute pourtant que cette mode puisse prendre. (*A part.*) Je parie que cette folle de *Mme Duval* va s'affubler de cette coiffure si ridicule. Ce sera grotesque !... Mais on sonne... Qui peut venir si tôt?... »

Quelle spirituelle et aimable critique de la *Gazette Rose*, car *M. Edmond L'Huillier* a raison. La simplicité des modes du jour se résume par le luxe et l'élégance, ce qui est très appréciable et très heureux, puisque c'est le luxe qui alimente l'industrie et le commerce.

Les deux rôles de *Mme Durand* et de *Mme Duval* étaient tenus par *Mme Simon Richault*, femme de l'intelligent éditeur de musique, et par *Mme Esquier Samary*. Toutes deux ont été charmantes de verve,

de finesse et d'entrain. On ne dit pas mieux que *Mme Richault* et on n'accentue pas mieux chaque mot et chaque phrase. Elle a les grandes traditions du Théâtre-Français et de l'Odéon. C'est une véritable comédienne femme du monde, dans toute l'acception du mot. Elle a été très applaudie et très entourée, comme toujours.

Mme Simon Richault est d'autant plus appréciée et estimée qu'en outre de son talent d'artiste, qu'elle met toujours à la disposition de ses amis et des œuvres de bienfaisance, elle a fondé à Montmartre-Chignancourt la crèche Sainte-Henriette, dont elle est la présidente, tout près de l'imprimerie de son mari.

Mme Esquier Samary, qui faisait *Mme Duval*, est la nièce de Brohan. Elle en a la beauté, le charme et le talent. Elle a tenu tête à *Mme Duval* avec beaucoup d'esprit et de talent.

Cette petite soirée artistique a réussi en tous points, et *M. Edmond L'Huillier* a dû être doublement heureux de s'appeler *Edmond*.

On annonce aussi la réouverture du salon si causant et si artistique de *Mme Aubernon*, nièce de *M. Laffitte*. On y répète la comédie d'*Octave Feuillet*: *Un cas de conscience*. La marquise de Bloqueville, dont la maison est l'un des centres académiques de Paris, va reprendre également ses mercredis.

Terminons ce courrier par une histoire vraie à propos de l'*Eau des Fées*, qui n'a pas eu raison cette fois, ce qui ne lui est pas habituel.

« Une jeune fille avait rencontré de par le monde un homme jeune encore dont les cheveux avaient blanchi avant l'âge, ce qui lui seyait parfaitement bien. On eût dit d'un marquis Louis XV, poudré à frimas. Cette jeune fille, très romanesque, était une riche héritière qui n'avait jamais connu sa mère. Elle était indépendante comme une Américaine ou une Anglaise, et elle avait juré de se choisir elle-même son mari. *M. X...* lui plut en raison de ses cheveux blancs. C'était une excentricité. Il était diplomate et sérieux, tout en ayant l'amour dans les yeux et le sourire sur les lèvres. « Il sera mon mari, se dit-elle. »

M. X... fut très étonné quand il apprit qu'il avait fait une profonde impression sur la jeune héritière. Il se regarda aussitôt dans la glace, ne comprenant pas bien cette distinction ni cette faveur exceptionnelle. Grand Dieu !... et mes cheveux blancs, s'écria-t-il ?... Il courut bien vite chercher de l'*Eau des Fées*, prétextant un voyage de quinze jours pour donner à l'*Eau des Fées* le temps d'opérer sur sa chevelure, et quand il eut reconquis la chevelure noire d'ébène qu'il avait autrefois, il se fit présenter à la jeune héritière, qui le

regarda avec un étonnement et un désappointement très visibles.

— Monsieur, lui dit-elle avec une certaine franchise, vous me déplaisez fort ainsi ; vos cheveux blancs vous donnaient une physionomie que vous n'avez plus ; essayez de les reconquérir et revenez me voir.

L'Eau des Fées, qui vient d'obtenir un diplôme de mérite et de capacité à l'*Exposition de Vienne*, pourra-t-elle opérer ce nouveau prodige?... Nous en doutons fort, car elle a pour mission de recolorer les cheveux et non pas de les blanchir.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU TOUR

La mode ne demandait qu'un peu de sécurité et de confiance pour se produire. Aussi va-t-elle donner un libre essor à toutes ses fantaisies luxueuses et artistiques.

La maison *Gagelin-Opigez* déploie donc son drapeau d'élégance dans toute son entière blancheur. Que de belles toilettes et de confections splendides qui ne dateront pas et qui résisteront à l'inconstance de la mode pendant plusieurs saisons, parce qu'elles sont l'expression du bon goût et de la distinction réelle!

A tout seigneur, tout honneur.

La maison *Gagelin-Opigez* a été assez privilégiée pour faire les toilettes de la Reine et des Princesses Frédérique et Marie de Hanovre, qui viennent de passer par Paris. C'est un honneur dont elle est bien fière et bien reconnaissante et qu'elle transcrit dans ses annales glorieuses, car rien ne peut dire la simplicité et la bienveillance de la cour de Hanovre, si ce n'est qu'elle est la bonté même.

Pour Sa Majesté la Reine, la maison *Gagelin* a fait une robe de chambre, genre blouze *François I^{er}*, en Chamberd, étoffe royale de nuance bronze et en velours de même teinte.

Et des toilettes de faille, de drap, de velours pour robes de ville et costumes. Des toilettes de tulle blanc pour les jeunes Princesses ; enfin la maison *Gagelin* a fourni toutes les fleurs, les dentelles, la lingerie, les fourrures, les rubans et les mille fantaisies de la mode actuelle, qui complètent le trousseau et la toilette d'Altesses Royales.

Citons deux ou trois toilettes parmi la collection variée que nous avons admirée.

Pour la Princesse Royale de Hanovre, une robe duchesse, Eau du Nil et Néva, deux verts délicieux et d'une douceur exquise. Le devant de la

jupe est garni d'un petit volant et de quatre bouillonnés plissés, traversés par une large écharpe de plis en biais de deux tons, partant du côté gauche et se perdant derrière dans une quille de plissés. La traîne de la jupe fait manteau de cour avec volants en biais, alternant avec des plissés bouillonnés et montant très haut pour soutenir un retroussis de plis se gonflant en tournure emprisonnée dans une écharpe de faille de deux tons, tombant jusqu'à terre. Le *Corsage marquis* a un adorable petit gilet marquis devant se détachant du corsage qui fuit sur les hanches en se retournant en revers. Par derrière les deux basques habit se renversent également en revers d'un vert plus pâle. Le dessus de la manche est bouillonné et s'arrête au coude avec un sabot de dentelle ; autour du coude fraise de faille de deux tons et de dentelle.

Puis une robe de faille rose thé, ayant la jupe garnie d'un très haut volant avec tête tuyautée, gansée et doublée de faille cerise. Sur cette jupe, tunique de grenadine de soie brochée de fleurs Pompadour et garnie de flots de dentelle de Chantilly. Le corsage est décolleté, carré, recouvert d'une *veste Aramis*, avec flots de dentelle pareils à ceux de la tunique. C'est très joli, très seyant et très élégant.

Passons aux toilettes de Mme la baronne de Rubenst... qui sont bien dignes d'une princesse qu'elle est.

C'est une *Robe Princesse* en étoffe de moire antique gris feutre parsemée de fusées de fleurs miniatures. Cette robe cambre bien la taille et se relève derrière avec deux nœuds Louis XV, en velours et faille bleue ; elle se dégage des côtés sur un jupon de faille bleue et de velours turquoise. Cette jupe est garnie d'un bouillonné de faille surmonté d'un bouillonné de velours turquoise, avec plissé mi-faille et mi-velours ; au-dessus du plissé, il y a trois biais : deux en faille et un en velours.

Le corsage tenant à la traîne est décolleté, avec un double col à revers velours et faille, et se termine par un gilet de faille bleue, boutonné de velours bleu. Les manches ont un revers de velours boutonné à partir du coude et se terminent par un volant plissé avec plissés et ruchés faisant la crête de coq.

Et une robe de faille lilas très tendre, avec jupe à traîne garnie dans le bas d'un haut volant froncé à tête tuyautée et gansée. Le devant est orné d'un volant alternant trois plis sur trois plis mon-

tés l'un sur l'autre et se renversant en large coquillé. Entre chaque pli sont disposées deux larges coques de faille, avec coquillé de malines, froncé sur la tête du volant et en suivant tous les contours. La tunique est en crêpe de Chine lilas Perse, avec larges rayures cannelées, satinées, et fait nouveauté; elle se relève derrière avec des nœuds et d'un seul côté, dans un double anneau d'argent, avec de grands nœuds de faille ilas.

**

Mentionnons aussi une toilette Sévigné, d'une élégance suprême.

La robe Sévigné, en faille noire, fait la traîne de cour. Le bas de la jupe est garni de plissés de draperie, retenus de distance en distance par des agrafes gansées; au-dessus des draperies est froncé un petit volant garni d'un galon de jais; sur le haut de cette jupe est simulée une espèce de cuirasse froncée et bouillonnée en long, terminée par un effilé de trente centimètres faisant masse de franges de soie et de perles de jais. Cette cuirasse remonte sur le côté gauche de la traîne et se termine par un gros lien d'étoffe enlacée qui retombe en plusieurs châtelaines et perlées de jais; la traîne se termine par un plissé de faille surmonté d'un galon de jais. Le corsage Sévigné est orné d'un col Médecin en faille noire et crêpe lisse blanc, encadré d'un perlé de jais; il est à pointe devant, à demi ouverte et lacé derrière avec pointe également. Ce corsage ne peut convenir qu'à une très jeune et très jolie taille. Sur le devant du corsage, un galon de passementerie de jais décrit un corselet qui se répète par derrière; le haut de la manche est bouillonné froncé, et le bas se termine par des galons et des plaques de jais.

**

Rappelons le costume Tyrol, dont nous avons parlé le 1^{er} novembre, qui est essentiellement parisien et que toutes les femmes élégantes ont adopté.

**

Quant aux confections, la maison Gagelin-Opigez vient d'éditer un nouveau modèle tout à fait grande dame et faubourg St-Germain.

C'est une *Pelisse russe* en velours noir, avec large bord de Soulick tout autour, ayant les reflets du renard argenté; le devant de cette pelisse tombe en paletot flottant; le derrière est demi ajusté et plissé à la taille en faisant jupe très ample; un large collet de fourrure complète ce vêtement.

**

Le *Monténégrin* remplace le dolman dans la maison Gagelin-Opigez. La forme en est moins ordinaire. Il est à larges manches ou sans manches; mais il est très court par derrière et très long sur les côtés et par-devant.

**

Citons un Monténégrin en drap brodé de jais sur les entournures, avec bord de plumes de coq tout autour, faisant coquillés de plumes. Par derrière trois broderies de passementerie de jais, marquent le dos, avec large plaque à gland. Le même motif se répète sur les manches simulées par la forme du vêtement.

**

Le même genre de Monténégrin se répète en velours très richement brodé au point d'armes, avec perles de jais, et volant de dentelle de Chantilly, surmonté d'un ruché de dentelle tout autour.

**

Dans notre prochain numéro, nous vous parlerons de toilettes de bal.

Que de surprises charmantes vous réserve ce numéro du 15 décembre!

D'abord de jolies étrennes offertes par le double concours de la *Gazette Rose* et de la *Glaneuse*.

Quoi donc, allez-vous vous écrier?... Attendez et patientez. Quelque chose de nouveau et d'utile que la *Gazette Rose* vous donnera pour rien en sus de votre abonnement, si toutefois vous le renouvelez pour un an à partir du 1^{er} janvier 1874. Déjà les étrennes!... Le temps marche à pas de géant, malgré les déchirements et les revirements de la politique. La *Glaneuse* ne fait jamais rien à demi. Vous serez très satisfaites. Nous en sommes sûres d'avance.

En attendant, passons en revue les actualités de la *Glaneuse*. Vous connaissez ses beaux rubans de velours, avec envers satin, ses écharpes de crêpe de Chine de toutes couleurs avec rayures satinées cotelées, son écharpe *Glaneuse* brodée de fleurs des champs; son écharpe *Egyptienne*, en l'honneur du vice-roi d'Egypte; son écharpe *Romaine*, aux couleurs nationales de l'Italie; mais nous n'avons pas encore parlé de la collection des boutons que la *Glaneuse* possède avec une variété toute artistique. La voici :

Boutons acier, genre ancien, style Louis XV.

Boutons vieil argent, avec pointes d'acier.

Boutons Byzantins, en vieil argent et platine, remarquables par leur beauté et la modicité de leur prix.

Boutons damasquinés acier d'un effet magnifique.

Boutons acier bleui.

Boutons acier bruni.

Boutons nacre noire.

Boutons nacre Burgos.

On trouve aussi à la Glaneuse des boutons de toutes couleurs.

Le bouton *Marguerite*, de trois grandeurs différentes, fait genre et actualité.

Mais la très haute nouveauté, que l'on ne trouve qu'à la *Glaneuse*, est une garniture pour robes et costumes se composant de cinq pièces ainsi réparties : Une boucle bretonne pour ceinture ; deux grands coulants pour relever la jupe, et deux plus petits pour les manches.

Ces garnitures se font en acier ; vieil argent, nacre et jais assortis aux boutons.

Inscrivons encore : Des agrafes de manteaux en vieil argent oxydé pointillé d'acier.

Des boucles bretonnes en acier, vieil argent oxydé, nacre noire, nacre blanche, jais et acier verni.

Et les boucles Louis XV, en acier taillé et diamanté, soit ovale, soit carrée très large, que la *Glaneuse* fait payer huit francs.

Nos lectrices nous remercieront de tous ces minutieux détails sur les boutons qui constituent les modes du jour.

La *Glaneuse* prépare pour les étrennes des actualités élégantes, dont nous rendrons compte dans notre numéro du 15 décembre, en colle-rette Henri III, en fraise Médicis, en fraise François I^{er}, en col sportman, en col Sévigné, en gilet Incroyable, gilet Directoire, gilet Louis XV, gilet Jean-Jacques, gilet Girondin, gilet Jokey-Club.

Il y aura des rubans nouveaux, des écharpes inédites, des nœuds disposés pour cravates et coiffures, des tricots neige, avec effilé muguet laine et soie de toutes couleurs, des mantilles espagnoles en blonde blanche et en blonde noire, et de ces riens charmants qui plaisent aux jeunes femmes et aux jeunes filles, et qui ne coûtent que le plaisir de les offrir. Vous aurez donc pour le 15 décembre un choix multiple de nouveautés dans les *Magasins de la Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée d'Antin.

On se préoccupe déjà des étrennes, et il n'est que temps de demander à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, des échantillons de foulards, pour cadeaux de jeunes filles, ou pour toilettes de dîners et de spectacles, en nuance claire et nouvelle bien entendu, avec dispositions inédites et d'un joli effet.

Il faut également se faire inscrire pour recevoir

les échantillons du véritable cachemire de l'Inde, pour robes et costumes, dont la maison de l'*Union des Indes* a le seul dépôt en Europe.

C'est donc un cadeau des plus luxueux, des plus utiles et des plus distingués.

Le véritable cachemire pur de l'Inde, en largeur de 1 m. 20 c., coté 11 fr. 50 c. le mètre, ne coûte pas plus cher que du très bon cachemire français. Il y a donc tout bénéfice à choisir de préférence du cachemire de l'Inde.

Ces robes sont toutes expédiées dans de jolies boîtes armoriées de l'*Union des Indes*, qui est le premier comptoir de foulards et de cachemires installé à Paris, tant par sa situation exceptionnelle, en face du nouvel Opéra, que par la supériorité de ses produits fabriqués exclusivement pour sa maison et provenant directement des Indes.

Nous ne reviendrons pas sur la nouvelle installation de l'*Union des Indes*, toujours au n° 1, rue Auber. Elle est simple et confortable tout à la fois. Il y a un petit salon chinois qui s'éclaire instantanément pour apprécier les teintes du soir.

S'il y a de ravissants foulards pour dames, en foulard de Chine broché, bleu pâle, lilas pâle, rose pâle, mais, vert Nil, avec bouquets de fleurs très vives brochées aux quatre coins, et des écharpes cravates en crêpe de Chine, à rayures satinées canelées et à larges pois satinés, se terminant par des bouquets de fleurs parfilés d'or, rien que cela !... il y a pour messieurs vos maris et vos frères des foulards très avantageux et très utiles, que vous pouvez leur offrir comme cadeaux d'étrennes ; des Bandanos des Indes, pour la poche, à 102 fr. la douzaine ; des foulards Corah des Indes, également pour la poche, à 96 fr. la douzaine.

Des Foulards hygiéniques écrus, en 95 centimètres carrés, à 12 fr.

Des Foulards pongees carrés, blanc de Chine, en 70 centimètres, à 12 fr.

Des Foulards pongees, longs d'un mètre, 15 fr. On en fait d'un mètre, un mètre cinquante, deux mètres et au-dessus. Les pans sont frangés à même. Les belles dames peuvent aussi s'en servir comme cache-nez.

De très jolis foulards carrés, en 70 centimètres, fonds blancs, à carreaux et rayures de toutes nuances.

De grands beaux foulards, double tissu en 85 et 90 centimètres, rayés et à carreaux, valant 18, 22, 26 et 32 fr. le foulard.

Tous ces différents foulards sont envoyés dans de jolies petites boîtes et franco, contre mandat ou timbres-poste, à toute personne qui les demandera à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber.

On fait, avec le cachemire pur de l'Inde, des toilettes complètes, ou bien on le dispose en tunique et en blouze russe sur un jupon de velours tramé. Les tuniques de cachemire les plus élégantes se garnissent de bandes de fourrure, soit en Skuns, en marmote, autrement dit Soulick, en renard argenté, en renard bleu, en martre et vison de Canada. L'astrakan et le petit gris sont démodés ainsi que la chinchilla et l'hermine. Ne désespérons pas; ils reviendront en faveur au moment où on n'y pensera plus, et que ces jolies fourrures seront pour ainsi dire oubliées.

Nos vestons, car nous avons des vestons, ne vous déplaise, ressembleraient à s'y méprendre aux vestons d'hommes, si les jolies tailles ne savaient pas les féminiser, et si elles n'avaient pas un col, des revers et des poches en velours noir, ainsi que des boutons en argent oxydé, car ils se font en drap moutonneux.

Ces petits vestons, ou ces petites vestes, si vous le préférez, ont beaucoup de succès et font valoir les tailles bien faites.

Elles n'engoncent pas. Elles dégagent la tournure. Elles sont très jeunes. Il se fait aussi des vestons en velours assortis aux costumes de velours bordés d'une crête de plumes de coq assorties, ou d'une bande de fourrure. Cette garniture de plumes de coq faisant ruche est d'une nouveauté très élégante. Citons en ce genre, un costume de velours marron, tramé à côtes, avec première jupe noire, demi-traine, et deuxième jupe garnie de biais de faille de même teinte et d'une toute petite bande de deux doigts, en loutre, relevé d'un côté, dans une large boucle ovale en argent oxydé. Le veston de velours est brodé de même que la seconde jupe, de biais de faille et de loutre.

Nous vous décrirons, dans notre numéro du 15 décembre, des chapeaux de théâtre et des coiffures de soirées et de bal.

Le numéro du 15 décembre vous prépare plus d'une surprise. Nous n'avons pas donné d'annexe dans le numéro du 15 novembre, et pour cause. La *Gazette Rose* n'oublie pas ses engagements vis-à-vis de ses abonnées. Si elle s'est abstenue pour cette fois seulement, c'est qu'elle avait de grands projets, qu'elle réalisera le 15 décembre. Nous n'en disons pas davantage.

En attendant, causons coquetterie et beauté, et cherchons ensemble le moyen d'entrer dans la nouvelle année sans nous en apercevoir et sans avoir une ride de plus au visage. C'est plus facile que vous ne le supposez. Le tout est de se soigner et de lutter contre le temps qui marche à pas de géant, si on ne l'arrête dans sa route destructive.

Plus d'une fois je vous ai parlé de la *Rosée* et de la *Fleur du Harem*, pour donner à votre visage le moelleux, le velouté et la fraîcheur qui conservent la peau et l'empêchent de se flétrir et de se faner.

Mais peut-être avez-vous apporté peu de crédit à mes conseils, en vous disant: Il y a tant et tant de choses de ce genre, qu'une de plus ou une de moins, peu nous importe. C'est une faute, permettez-moi de vous le dire, et nous vous en parlons sciemment. La *Rosée du Harem*, à x principes de Glycérine et de Roses du Baddaig, n'est pas un cosmétique de toilette ordinaire. C'est une rosée bienfaisante et salutaire pour le tissu dermal qu'elle rafraîchit et qu'elle nourrit. Avec son précieux concours il n'est nullement besoin de fard, ni de blanc, ni de rouge. Le sang circule avec activité, et le visage se colore naturellement.

C'est la jeunesse, c'est la fraîcheur, c'est le printemps dans toute sa fleur.

Nous ne vous disons pas que cette *Rosée du Harem* arrive en droite ligne du Caire ou de Constantinople. A quoi bon mentir, et pourquoi tromper?... Mme Vachon, qui est une jolie femme elle-même, et qui tout naturellement tenait à ne pas vieillir, s'est faite chimiste, à l'instar de Catherine de Médecis, et avec les données de recettes orientales, elle a trouvé la *Rosée du Harem*, qui fait merveille. Ce qui prouve l'efficacité authentique de cette *Rosée du Harem*, c'est que Mme Vachon ne fait aucun mystère de cette préparation hygiénique. De la glycérine et des roses!... Quoi de plus simple, de plus naturel et de plus tonique tout à la fois!... Le tout est de savoir les distiller.

Cette *Rosée du Harem* se trouve rue Meyerbeer, n. 5, dans l'élégant magasin armorié aux Parfums de France et d'Angleterre, et où Mme Vachon a collectionné tout ce qui est utile à la toilette, et toutes les fantaisies artistiques de la mode. Des cravates, des cols et des gants pour messieurs les fashionables, des jarrettières pour les jolies femmes. Et le peigne Espagnol, dit *Girafe*, en écaille blonde ou jaspée, pour les coiffures de jour et de soir.

Eh! mon Dieu oui, c'est en soignant sa beauté et sa jeunesse, comme deux fleurs délicates et précieuses, qu'on a l'art de ne pas vieillir et de s'embellir. Ce n'est pas de la coquetterie, c'est de la prudence et de la jeunesse. Tant que vous êtes jeune et belle, tous les honneurs et tous les hommages viennent à vous. Mais du jour où vous abdiquez, votre sceptre tombe. A lieu les fleurs et les soins attentifs! Vous êtes vieille femme, et il ne faut jamais l'être, à moins d'infirmités sérieu-

ses. L'époque le veut ainsi. L'*Eau des fées* a supprimé les cheveux blancs. Il faut être de son siècle.

Tous les conseils que nous vous donnons sont plus développés et plus précis encore, dans un livre rédigé, édité et publié par la *maison Violet*, les *Talismans de la beauté*. Ce livre contient dix chapitres, qu'il faut lire avec une attention soutenue, car ils contiennent des recettes infaillibles pour conserver les dons qu'on possède et pour conquérir ceux qu'on n'a pas. D'ailleurs il s'en exhale un parfum de bonne compagnie. Il est écrit avec érudition, et tout en étant docte et savant, il est gracieux et aimable. Vous y retrouverez tous les principaux produits de la maison Violet, que nous vous recommandons dans chacun de nos courriers des Modes du Jour et qui sont groupés et collectionnés dans le temple de la parfumerie, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribè. C'est que nous connaissons la *maison Violet* de longue date et que nous la suivons dans tous ses succès, soit à Paris, à Londres ou à Vienne, où elle remporte toujours les premières médailles industrielles.

Citons : la *Crème de beauté*, à base de glycérine et de bismuth, pour la fraîcheur, la jeunesse et l'éclat du teint.

La poudre au *lys de Cachemyr*, invisible et adhérente, pour velouter la peau et lui imprégner le duvet de la pêche.

L'*Eau de toilette Violet*, pour tonifier, adoucir et rafraîchir la peau.

La *Crème froide mousseuse* (secret de beauté), pour rafraîchir le tissu dermal.

L'*Emulsine* à la glycérine et au lait d'amande, pour la beauté, la délicatesse et la blancheur des mains.

L'*Acédule* de violettes, bain de fleurs rafraîchissant.

Le *Glycérolé* aux roses de Provins, lotion hygiénique, tonique et rafraîchissante, pour les soins intimes de la toilette des dames.

Les *eaux de toilette* à la glycérine parfumée, soit violette, bouquet composé, verveine et Portugal, pour conserver la santé, la beauté et la fraîcheur de la peau.

La *Crème Pompadour*, cosmétique historique provenant en ligne directe des héritiers de Manon Foissy, femme de chambre de la célèbre marquise de Pompadour.

Les *pastilles Ambrosiaques* au mastic de Chio, pour rafraîchir et parfumer l'haleine.

Et toute une floraison de bouquets pour le mouchoir, tels que l'*Ess-bouquet*, les fleurs de France, les fleurs de Nice, le Jockey-Club, les

Gouttes de violettes d'Italie, les Brises de Mai.

A l'occasion du jour de l'an et des étrennes, la maison Violet fera une exposition d'objets d'art au point de vue des parfums et de la toilette féminine et masculine. Nous en ferons la nomenclature dans notre numéro du 15 décembre.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

Gymnase. — *Monsieur Alphonse*, comédie en 3 actes, de M. Alexandre Dumas.

Après l'insuccès de la « *Femme de Claude*, » on avait dit que M. Alexandre Dumas reconstruirait au théâtre. Nous avons craint un moment de le voir mettre à exécution un tel projet; il n'en a rien été heureusement: M. Dumas est rentré au Gymnase, son théâtre préféré, par un franc succès. Ce n'est pas qu'il ait renoncé à ses idées du théâtre moralisateur, seulement il les a vêtues selon le goût du jour et cela avec un talent où nous avons retrouvé l'auteur de la « *Dame aux Camélias* » et de la « *Princesse Georges*. » Le public est séduit, captivé par une situation unique. On pleure aux situations tristes, on rit aux joyusetés de l'ouvrage, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on est sous le charme pendant toute la durée de la pièce.

Octave a séduit une jeune fille, Raymonde, et il en a eu un enfant, puis il a abandonné la mère parce qu'elle était sans fortune. Raymonde est parvenue à cacher sa faute, et l'enfant a été inscrit sur les registres de l'état-civil sous les noms de Adrienne-Marie-Pauline, père et mère inconnus, la formule des enfants trouvés. Depuis onze ans, la petite fille est à Rueil, chez de braves gens qui l'ont élevée. Raymonde est mariée maintenant, elle a épousé M. de Montaignin, un capitaine de frégate, nature droite et franche, qui passe sur mer la moitié de sa vie. Pendant les absences de son mari seulement, Mme de Montaignin peut aller embrasser sa fille.

Au moment où commence la pièce, Octave va se marier. Il fait une bonne affaire, il épouse cinquante mille livres de rente, sous les traits de Mme Guichard, une ancienne servante d'auberge, jalouse comme une tigresse. Octave n'a été voir sa fille que cinq fois, et encore bien caché, sous le nom de Monsieur Alphonse; mais il craint néanmoins que sa future femme ne parvienne à découvrir le secret de sa paternité. Une idée lumineuse lui traverse l'esprit. Il va trouver le commandant de Montaignin, qui est un vieil ami de son père, lui annonce qu'il a une fille, et

comme il va se marier, le prie de se charger de la petite Adrienne. Le commandant n'a pas d'enfants, il accepte. D'ailleurs, il va encore repartir pour un long voyage, cette petite fille sera une distraction pour sa femme en son absence. Voilà donc Adrienne chez sa mère, et Dieu sait quelle joie et quels épanchements lorsque la mère et la fille se trouvent seules.

Mme Guichard arrive alors. Ah ! c'est une forte femme, Mme Guichard, Elle a fait suivre Alphonse, ou plutôt Octave, elle sait qu'il a une fille, elle commence par faire une scène, puis elle déclare qu'elle veut se charger de l'enfant. Octave qui tient surtout aux écus de Mme Guichard consent à tout. Il va donc reprendre Adrienne à sa mère deux heures après la lui avoir confiée. Ce nouveau coup est trop fort pour Raymonde; elle ne peut cacher sa douleur et ses larmes, et laisse deviner la vérité à son mari. M. de Montaignin comprend et pardonne; il fait mieux, il reconnaît l'enfant par acte notarié, afin de pouvoir garder chez lui la petite Adrienne. Pendant ce temps, Mme Guichard est allée à Paris vérifier les actes de l'état-civil, et quand elle a vu ce pauvre petit acte de naissance triste comme un décès, son cœur s'est ému et elle a reconnu l'enfant. A son retour, elle apprend que M. de Montaignin a de son côté reconnu Adrienne, et que Octave lui-même a signé l'acte comme témoin. Octave n'est donc pas le père d'Adrienne ? Tout cela lui paraît louche. Interroger est inutile, tout le monde s'entend pour lui cacher la vérité. Il faut employer la ruse, c'est ce qu'elle fait, et Raymonde s'y laisse prendre. Mme Guichard comprend tout alors. Pour sauver l'honneur de sa femme, le commandant a reconnu l'enfant de Raymonde et d'Octave. C'est beau, c'est grand, c'est l'acte d'un homme honnête et généreux. Quant à Octave, il est clair qu'il n'en voulait qu'à ses écus pour s'être prêté à un pareil tissu d'infamies, et Mme Guichard le chasse honteusement.

Il y a un personnage hileux dans cette comédie, un être repoussant, c'est M. Octave, et on ne saurait trop remercier M. Frédéric Achard des'être chargé de ce rôle dont il a tiré tout le parti possible. Une véritable trouvaille, c'est Mlle Alice Lody, une jeune artiste de treize à quatorze ans, élève du Conservatoire; elle a joué le joli rôle d'Adrienne avec un enjouement et une finesse qui ont empoigné le public; c'est ce qu'on peut appeler une nature d'artiste. Mlle Legault et Mlle Lody: M. Montigny choisit ses ingénues parmi les plus jeunes, et il choisit bien. Mlle Alphonse a joué Mme Guichard avec beaucoup de talent et de tact; à elle revient pour une bonne

part le succès de l'ouvrage. Nos compliments aussi à Mlle Pierson et à M. Pujol, ainsi qu'à ce brave Rémy, un petit rôle de marin joué avec beaucoup de bonhomie par M. Martin. Après les succès relatifs de cet été, voilà enfin un véritable succès, et quoique la bise soit venue, le Gymnase n'aura pas besoin

D'aller crier famine
Chez la fourmi sa voisine.

—

Odéon. — *Robert Pradel*, drame en quatre actes, de M. Albert Delpit.

Le comte de Livron a, dans un accès de jalousie, assassiné sa femme, et, s'est dit-on, suicidé dans sa prison, laissant une fille, Fabienne, qui, sous le nom de Mlle Dubois, s'est placée dame de compagnie. Jean Prémonté, artiste sculpteur, devenu amoureux de Fabienne, l'épouse, après avoir reçu de la jeune fille la révélation de son véritable nom. Ils sont mariés depuis trois ans, et sont riches, très riches, bien que leur position fût très modeste en s'épousant. Et naturellement, cette fortune subite a causé dans la société qui les entoure et au milieu de laquelle ils vivent une surprise qui se traduit par des commentaires injurieux à l'honneur des deux époux; car, près d'eux habite depuis leur mariage, un certain Robert Pradel, qui se dit un riche maître de forges, et qui a, sous le prétexte d'œuvres d'art à faire, associé Jean à son industrie, dont les bénéfices s'élèvent chaque année à des sommes considérables. Tout à leur amour, Jean et Fabienne ne savent rien des bruits qui circulent; mais, peu à peu, le vide se fait autour d'eux; enfin une offense directe faite par une dame du grand monde à Fabienne, motive de la part de Jean une demande de réparation par les armes au marquis de Villepreux, qui refuse de se battre. Le commandant Prémonté, frère de Jean, qui l'a élevé et qui l'aime comme un fils, obtient en présence de M. de Villepreux, sur l'origine de cette fortune, une explication que son frère lui donne d'après ce que nous venons de dire; le marquis de Villepreux s'excuse alors, et consent à une rencontre dans laquelle il est blessé. Mais le commandant est moins facile à convaincre; il prend des informations sur l'existence de cette forge, et apprend que cette fabrique ne rapporte rien, et que Robert Pradel en impose à son associé sur ces bénéfices imaginaires. Dans quel but ?

Il y a des scènes à effet et des situations émouvantes qui trahissent souvent chez son auteur une inexpérience de la scène analogue à la maladresse de son héros, Robert Pradel, dans les moyens que celui-ci emploie pour enrichir sa fille.

(Revue et Gazette des Théâtres.)

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Les HAUTES-PYRÉNÉES, par M. Achille Jubinal, ancien député de ce département au Corps législatif (1).

(Suite).

III

J'y suis revenu le lendemain matin. Le voici encore ce beau Cirque. Il me faut le traverser de nouveau pour gagner la brèche de Roland. Que je le contemple avec plaisir!... J'aurais cru, de Gavarnie, pouvoir l'atteindre en un quart d'heure, car il paraissait me toucher et n'être qu'à quelques pas. J'ai employé à ce trajet une heure et demie. De son entrée même, je comptais arriver en quelques secondes à ce petit sentier situé vers la gauche, et cela nous a pris quarante minutes. Ces faits vous dénotent toute l'ampleur de ces lieux ; ils vous révèlent assez toute leur masse, et par contre-coup leur éloquence.

Nous montons d'abord sur des terres ébouleées, sur les mêmes débris de la montagne, puis nous foulons la roche. Qu'on se figure un escalier en limaçon, aussi escarpé qu'une muraille, et fermé par des pointes et des saillies calcinées qui se brisent sous vos pieds. Au moindre faux pas, vous êtes menacé d'être précipité dans le Cirque et déchiré en lambeaux par les arêtes du chemin : alternative rassurante !

Après avoir gravi durant deux heures, nous rencontrons une herbe maigre et grillée par le soleil où paissent de maigres brebis, sous la conduite de quelques pâtres qui sont là comme en exil. Le gazon n'est pas le moindre inconvénient de la route ; il est tellement glissant et pousse dans une telle inclinaison qu'on avance difficilement. Nous perdîmes encore deux heures à franchir cet espace.

Je me retournai pour contempler le Cirque et l'Amphithéâtre qui devaient retrouver de là leurs proportions réelles. Ils les recouvraient en effet. C'est vous dire que, pour moi, la magnificence du tableau était doublée. Ainsi, je découvris à la Cascade, avant qu'elle exécutât sa chute, un saut d'au moins trois cents pieds de plus qu'on ne soupçonnait point d'en bas ; ainsi les tours du Marboré, le Cylindre, le Tallion, quoique je fusse à plus du tiers de leur sommet, gardaient toujours la même élévation. Quant au Cirque, il s'agrandissait.

Ses murailles, qui du sol perdaient la moitié de leur hauteur, parce qu'on les mesurait naturellement

sur l'échelle des monts supérieurs, me semblaient d'en haut s'être hissées sur elles-mêmes. L'arène se déployant tout entière m'offrait un immense circuit, deux fois plus étendu que son premier diamètre, et le pourtour de l'enceinte se reculant me laissait voir entre lui et le faite de sa couronne des gradins qui dominaient de nouveaux déserts et des entrées hyperboréennes.

Cependant mon guide m'arracha à ce spectacle. Nous nous rejetâmes au milieu des nuages, et nous eûmes bientôt dépassé la région des rhododendrons, cette arrière-garde de l'empire de la vie.

Une fois parvenus à ce point, nous ne tardâmes pas à apercevoir ce qu'on appelle dans le pays : *les Moraines* des glaciers, c'est-à-dire la première grange des neiges. Au bout de quelques minutes, nous la longions en marchant sur les rochers, afin d'éviter, autant que possible, de nous engager sur ces menaçants couloirs semés de crevasses et qui présentent une pente oblique à faire frémir.

Au bout d'un certain temps, néanmoins, nous arrivâmes à un fameux précipice, situé entre le Tallion et les murs de Marboré et qui nous interdisait toute marche de ce côté. Force nous fut bien alors de mettre le pied sur la glace et de nous aventurer, sans chemin tracé, dans la direction de la Brèche, dont nous distinguons seulement l'extrême sommet.

En commençant, nous marchâmes assez vite. Le glacier n'avait qu'une pente de huit à dix degrés, et avec l'aide de nos bâtons nous ne pouvions craindre que peu de chose. Mais bientôt l'inclinaison augmenta ; il fallut nous tracer un chemin en zig-zag et nous arrêter fréquemment pour éviter des crevasses. Je vis alors mon guide faire une halte et tirer, d'un petit sac qu'il portait, deux paires de crampons et une espèce de framée fort tranchante. Je me laissai mettre les premiers. Il prit la seconde en main et nous recommençâmes à gravir. Nous n'avions pas fait cent pas que, peu accoutumé à marcher ainsi, mes pieds tournèrent, je tombai. Heureusement, je me trouvais sur un plateau assez large, je ne glissai que l'espace de quelques toises ; mais cet accident, joint à l'histoire d'un Anglais, dont le domestique exécuta ainsi une descente de quatre cents pieds (avis indirect, mais peu encourageant de prudence qui me fut donné par mon guide), ne m'enhardit guère, je vous jure. Pourtant, j'allais avoir plus que jamais besoin d'audace.

Tel était, en effet, le seul chemin qui s'offrait à nous : d'un côté, un escarpement que nous do-

(1) Librairie de la Société des Gens de Lettres, 5, rue Geoffroy-Marie, Paris.

minions, dont la raideur pouvait former un angle de soixante degrés ; de l'autre, une fissure dont je n'interrogeais pas le fond, et au milieu, pour poser le pied, une espèce d'arête de quinze pouces de large qui se prolongeait l'espace de trois cents pas entre les deux précipices.

Qu'on s'imagine mes battements de cœur : nous employâmes une heure à ce trajet. Cependant, la brèche qui avait disparu depuis quelque temps derrière la saillie du glacier commençait à reparaître dans de gigantesques proportions. Je sentais déjà un vent violent qui débouchait par une large ouverture et nous soufflait au visage l'air attiédi de l'Aragon. Soudain, je fais un dernier effort, je franchis d'un bond un trou de plusieurs mètres..... Quel cri de joie !... Quel beau spectacle !... Le magnifique observatoire !..

Ce que j'éprouvai d'abord ce fut le sentiment de l'étendue, sensation nouvelle qui se développa en moi en un instant ; j'avais sous les yeux, pour ainsi dire, tout un monde. Il me fallut quelques minutes pour élever mes sens à la majesté de cette grande scène.

Au lointain, à des distances infinies, j'embrasais, de l'est à l'ouest, une bande de vapeurs formée par la poussière et l'émanation des Espagnes. Le soleil, en pleuvant sur elle, l'irisait de mille nuances. On eût dit un immense ruban de toutes les couleurs attaché d'un côté à la Méditerranée, de l'autre à l'Océan, afin de nous borner la vue tout du long. Par intervalles cependant, un vent du sud qui devait brûler la plaine (nous étions alors au mois d'août), ramassant les vapeurs qui se trouvaient sur son passage, établissait momentanément dans leur chaîne générale de vastes brèches, au-delà desquelles ma vue se perdait sans obstacle sur des champs dont les dernières limites étaient peut-être le royaume de Grenade. Parfois ces grandes coulées s'ouvraient presque en face de moi, sur de lointaines sierras ; j'apercevais alors comme de nouvelles Pyrénées, qui, agrandies par les flots de cette brume indécise, me paraissaient démesurément hautes ; puis de nouveaux brouillards, remplaçant ceux que le vent avait chassés, venaient me cacher ces nouveaux mondes, et relâir presque aussi vite que la pensée la brise épaisse de l'horizon. Alors, mes regards se portaient plus près de moi, sur les sommets onduleux de l'Aragon que je domirais. Aucun d'eux n'était chargé de nuages ou de neiges, mais tous m'offraient une verte parure de pins, dont les bruits mélancoliques m'arrivaient mêlés eux arômes de leur résine.

A ma droite, du côté de Saragosse, je distinguais confusément, avec mon verre télescopique, une multitude de montagnes aux pieds desquelles

l'*Ara*, mêlé à la *Cinea*, qui se précipite du *Mont-Perdu*, mugissant en courant rejoindre l'Elve, et au-dessus de ma tête le ciel se déroulant pur et cristallisé, me présentait d'un côté, à l'horizon, l'orbite éclatant du soleil qui nageait dans un fluide d'or. De l'autre, la reine des nuits qui se levait semblable à un globe d'albâtre.

Enfin, après avoir longtemps considéré tout ce magnifique ensemble, que je contemplais de l'un des plus hauts étages des monts, je me pris à ramener immédiatement ma pensée autour de moi. Je restai encore plus stupéfait. Cette brèche, l'un des derniers crêneaux de Marboré, auquel je n'aurais pas assigné d'en bas trente pieds d'élévation sur vingt de large, se métamorphosait à cette heure en une entaille de deux cents mètres de haut et de plus de cent pieds d'embrasure.

(La suite prochainement.)

LITTÉRATURE

MI-LA-SOL

(suite)

Les hommes sont tout étonnés quand, croyant n'avoir brisé qu'un jouet, ils se trouvent avoir brisé un cœur ! Oui, je suis furieux que quelqu'un soit venu m'accuser d'une espèce de crime, au moment où je rentre dans toutes les conditions du devoir. Après tout, le bonheur de trois personnes doit compter pour plus que celui d'une seule. Cependant, le souvenir de cette jeune fille me gêne excessivement. On n'a donc pas toujours le droit ni la faculté d'oublier celle que l'on cesse d'aimer !

Marie gâte mes rêves. Je donnerais dix années de ma vie pour parvenir à la chasser de ma mémoire comme je viens de la chasser de mon atelier. Bien tranquille au coin de mon feu, les pieds sur les chenêts, tandis que ma mère et Hélène sont sorties pour quelques heures, on me trouvera bien sot de me préoccuper des déceptions d'une Ariane à laquelle le demi-monde prodiguera sans doute ses consolations ! Car enfin, je ne dois pas être assez dupe pour croire à cette fidélité romanesque. Ensuite, ces filles-là doivent avoir assez de tact pour se dire que la société est d'accord avec les livres de Mme de Genlis pour faire du mariage la récompense de la vertu seule, et que moi, Maurice Gillis, je ne pouvais donner pour fille à ma mère une personne répondant à un petit nom comme une levrette, un chevalou une perruche, un nom noté : MI-LA-SOL ! Il est vrai que ce nom, c'est moi qui le lui ai

donné... Mais enfin pourquoi sont-elles si sottes ?...

Je sens que je m'endors ; pourtant, ma pensée veille ; cela ressemble à un cauchemar, et je ne puis plus distinguer le vrai du faux. J'évoque en vain l'image d'Hélène, celle de Marie s'interpose. avec la persistance des ombres esquissées pas la fièvre ; je me sens malade et la plume me tombe des mains.

IV

Quelques jours plus tard, tout Bruxelles se préoccupait de la santé d'un de nos peintres les plus célèbres. On disait que Maurice Gillis se mourait. Suivant les uns, il était atteint d'une fièvre chaude ou bien il avait fait une chute de cheval ; mais d'autres disaient que, par suite de son long voyage et de travaux exécutés sous un climat surexcitant, il était devenu fou.

Le mal s'était déclaré dans les singulières circonstances. L'artiste s'était rendu un matin à son atelier, taciturne et sombre ; il paraissait malade ; il avait préparé son chevalet et sa palette, mais au lieu de peindre, il s'était assis tout pensif au coin du feu. Après avoir interrogé la concierge pour savoir si personne n'était venu le demander la veille, il avait pris le journal et il lisait machinalement, quand tout à coup il poussa un cri terrible.

La concierge accourut et trouva Maurice effrayant de pâleur, debout, le journal à la main.

— Quel malheur ! répétait-il, quel malheur !

Et il tendait le journal à cette femme en s'écriant :

— Informez-vous sur-le-champ ! Mais courez donc ! Courez !

Sa main contractée froissait le journal : il fut pris d'une défaillance. Cependant, il voulut combattre cette disposition, prit son chapeau et se prépara à sortir en disant :

— J'irai moi-même.

Mais il fit à peine quelques pas, un nuage passa sur ses yeux, la sueur froide lui vint au front, ses genoux fléchirent et il tomba par terre.

Ce fut une alerte générale dans cette maison, divisée en ateliers. Tout le monde fut sur pied en un instant ; on s'empressa autour de Maurice sans parvenir à lui faire reprendre connaissance. Cet état se prolongeant, un médecin fut appelé. Maurice était couché sur un sofa, un oreiller sous la tête, les yeux fermés, et comme mort. Ni l'éther, ni la glace ne le ranimèrent. Le médecin s'assit, interrogea le pouls, s'informa des inci-

dents qui avaient amené la syncope, dont il ne pouvait encore préciser le caractère, ni prévoir les suites.

La concierge ne savait que conjecturer et sa curiosité se désespérait, quand, apercevant le journal tout froissé et jeté dans un coin, elle se souvint des paroles incohérentes prononcées par Maurice et eut l'idée qu'il pourrait bien se trouver dans ce journal quelque nouvelle qui fût le motif du bouleversement de l'artiste.

Les concierges ne cherchent guère leurs émotions que sous la rubrique : « Méfaits et sinistres. » La nomenclature de ce jour n'offrait rien de bien intéressant, si ce n'est un déraillement de chemin de fer, un accident de pétrole, et le suicide d'une jeune fille, accompli la veille au Quartier-Louise, sans indication de nom ni d'adresse.

C'était cette nouvelle qui avait foudroyé l'artiste.

La concierge ne dut pas se livrer à un long travail de mémoire pour se rappeler le modèle qui avait fréquenté deux années l'atelier du peintre et qui était venue si souvent s'informer de l'artiste pendant sa longue absence. Elle se souvint parfaitement de la visite récente de Marie, visite qui s'était prolongée pendant plus de deux heures, du bruit d'une conversation animée, enfin de la sortie de la jeune fille toute en larmes.

Supposer, voir, savoir, il fallut y courir. Il n'y a pas de puissance humaine qui eût pu empêcher la concierge d'aller chez Marie.

Pendant ce temps, Maurice ouvrait les yeux et fixait sur le docteur un regard inconscient.

— Morte ! dit-il.

Puis, retombant lourdement sur l'oreiller, il y demeura les yeux entr'ouverts, les narines livides, le souffle précipité, le menton en l'air, présentant tous les signes d'un désordre cérébral qui croissait rapidement.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

MOSAÏQUES ROSÉES

Mercredi, 26 novembre, il y a eu grande soirée musicale chez M. Edouard Sonsogno, rue Blanche, dans son luxueux appartement, où l'originalité italienne se mêle au bon goût parisien. Tous les panneaux du salon sont dus au pinceau d'un compatriote, un artiste italien, M. Gonin, qui a fait autant de petits chefs-d'œuvre. Le Théâtre-Italien y était en grande partie. Il y avait beaucoup de monde : de la diplomatie, de l'aristocratie étrangère, des artistes, de brillantes toilettes, beaucoup de diamants

et de jolies femmes. On a tour à tour applaudi les principaux chanteurs et les cantatrices en vogue du Théâtre-Italien, et la soirée s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin.

* * *

On a baptisé, le mardi 5 novembre, en l'église de Sainte-Clothilde, l'enfant de M. Laurent, ancien préfet de la Dordogne. C'est Monseigneur l'archevêque d'Alby, parent de Mme Laurent, qui a officié.

* * *

Mlle de Vomane, élève de M. Baudry, qui, au dernier Salon, a exposé un portrait de grandeur naturelle en pied, voyant combien la femme est peu secondée en ce qui concerne l'*Etude de la peinture*, a eu l'heureuse inspiration de lui venir en aide, en établissant une *Ecole spéciale pour les jeunes personnes et les dames*, où à des prix fort modérés, celles qui le voudront pourront faire des études artistiques les plus sérieuses, et en peu de temps (si elles le désirent) se créer une position honorable et lucrative.

Tous les genres sont enseignés à cette Ecole de peinture, depuis les premiers éléments.

Il y a des cours spéciaux pour l'*anatomie* et la *perspective*.

Etude journalière d'après la *bosse* et le *modèle vivant*.

On peut s'inscrire le *mercredi*, de dix heures à cinq heures, chez *Mlle de Vomane*, 157, *faubourg Saint-Honoré*, Paris.

* * *

Nous avons dit, dans notre Courrier des Modes du Jour, que le caractère distinctif de la cour de Hanovre était la bonté même.

Sa Majesté le Roi vient d'en donner une nouvelle preuve en allant rendre visite à Nadar, avant de quitter Paris, dans son hôtel privé de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, où il a installé avec tant de goût artistique une splendide galerie photographique qui est un véritable musée contemporain.

Avec la bienveillance et la grandeur d'âme qui le caractérisent, le Roi de Hanovre n'avait pas oublié les pauvres blessés de la catastrophe du ballon le *Géant*, en 1863, qu'il avait fait soigner si généreusement et avec tant d'empressement. Il a voulu leur témoigner non-seulement sa sympathie, mais encore il a fait exécuter à Nadar plusieurs portraits de sa royale personne et celui de Son Altesse Royale Mme la princesse Frédérique.

LA GAZETTE ROSE A NICE

AVIS A NOS ABONNES

La *Gazette Rose* est allée s'installer à Nice, dans les bureaux de l'*Agence Dalgoutte* et des *Echos de Nice*, 3, *place du Jardin public*. Elle ne pouvait pas choisir un représentant plus recommandable, plus actif et plus intelligent que M. Dalgoutte.

C'est donc à l'*Agence Dalgoutte* que toutes les dames françaises et étrangères qui passent leur saison à Nice doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, ce qui n'empêchera pas les nouvelles abonnées de la *Gazette Rose* de s'adresser directement à Mme la vicomtesse de Renneville, 3, rue Rossini, à Paris, pour tous les renseignements qu'elles pourront désirer sur les modes et les toilettes.

L'abonnement pour Paris, Nice et la France, est de 20 francs par an, et de 10 francs pour six mois.

Les frais de poste sont en sus pour l'étranger.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE DINER

Première toilette. — Jupe à traîne en faille vert chou, garnie de trois volants déchiquetés, surmontés de plissés gansés vert, séparés par un bouillonné de faille rose de Chine. A la hauteur du troisième volant se noue derrière, au milieu de la jupe, une espèce de petit tablier encadré d'un volant, de plissés verts et de bouillonnés roses attaché par un gros lien de faille vert chou. Le devant de cette traîne est en faille rose, recouverte de cinq plissés de crêpe lisse blanc, maintenus de chaque côté par deux plissés gansés vert et un bouillonné rose. Le corsage habit est gracieusement entr'ouvert en châle avec fraise de crêpe-line et de blonde et se termine en basques s'entr'ouvrant en pointe. Les contours du corsage, des pans et des basques sont garnis d'un petit volant découpé et de gansés verts et de bouillonnés roses. Les manches ont un très haut revers de crêpe lisse blanc plissé sur faille rose, avec volant tout autour et dépassant sur les côtés. Manchette de blonde ou d'Angleterre au bord. Un nœud de faille rose de Chine ferme l'ouverture du corsage. Gants de chevreau mais, à quatre boutons. Coiffure en choux très élevée, avec peigne espagnol, dit girafe, en écaille, et branches de roses parsemées dans la coiffure. Souliers en faille vert chou, Talma Louis XV, bordé d'un plissé vert et d'un bouillonné rose. Nœud jabot en faille verte, blonde blanche et rose de Chine.

Deuxième toilette. — Robe de faille lilas de Perse et de faille mauve faisant teinte caméléon. La première jupe, en faille lilas de Perse, est garnie d'un volant assez haut et à tête, surmonté d'un volant mauve à double tête mauve et lilas. Sur cette jupe se dégage une traîne lilas de Perse encadrée tout autour d'un volant mauve froncé et disposé en falbala. Le corsage, décolleté carré, est orné d'une gorgerette de dentelle et d'un volant lilas. Il se termine en corselet ajusté, dépassant les hanches, avec volant de faille mauve tout autour. Manches ajustées au coude avec trois volants; l'un mauve, partant du coude, le second lilas de Perse et le troisième de tulle. Gants de nuance abricot, boutonnant six boutons. Coiffure en cheveux très élevée sur le front, peigne d'écaille espagnol. Lys patagon dans la chevelure. Souliers de faille lilas de Perse, talons Louis XV, avec nœud cocarde en faille lilas et en faille mauve.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 42.



Jules David Leroy imp. r. des Marais, 66. 1^{er} Décembre 1873

Planche 1119

La Gazette rose

Coiffettes de dîner

Coiffettes de la Maison Gagelin Epigex - Coiffures en fleurs de Madame Kerst - Rubans de la Glaneuse
 Peigne Espagnol dit Girafe en écaille - Mouchoirs de Chaprou - Ceinture Régente de Mesdames De
 Vertus sœurs - Bijoux artistiques de Marc Goytou - éventails Duwelleroy - Foulards de l'Union des Jades
 Chaussures de la Maison Souvenot - Eau des Fées de Madame Sarah Félix - Parfums et Savons
 de Coiffette de la Maison Violet, fournisseur des Cours Etrangères.

3. Rue Rossini.

